

LE TOQUE

RÉDACTION

ALCOFRIBAS
GIL - TOCADO
PAUL DUCISAY
ALFRED DEBEAUCY
VULCAIN
BEC - CORNU



LE TOQUE

paraît tous les jeudis

Affranchir lettres et envois

BUREAU : à l'Imprimerie rue Lafond, 10.

Boîte dans l'allée.

J'ai toujours vu que pour réussir dans le monde,
il fallait avoir l'air fou et être sage.

Il faut rire avant d'être heureux,
de peur de mourir sans avoir ri.

JOURNAL DES SONGE-CREUX.

AUX LYONNAIS.

Lecteurs, vous n'avez jamais créé de journal ? Non. Alors mes doléances sont inutiles. Je vous parlerais de mes tribulations, vous feriez la sourde oreille; c'est en vain que, pour vous émouvoir, je rendrais pathétique le récit de mes infortunes lyonnaises de tout genre, vous ne les avez jamais ressenties, donc vous n'y pouvez compatir. Que l'accident vous survienne; venez me voir, nous gémirons ensemble.

Tout programme qui vient se poser sur la sellette de l'opinion publique, est forcément en butte aux conséquences d'une analyse rigoureuse, d'un examen impitoyable, une feuille, — même à deux sous, — comme la nôtre, ne peut échapper à la loi commune; de là, les critiques d'amis, les opinions désintéressées, les conseils qu'on donne dans votre intérêt, puis les interrogations du grand nombre qui, en définitive, pour ses dix

centimes hebdomadaires, a le droit de vous demander compte de vos tendances et de vos sympathies sans en échapper un iota...

Aux fastidieuses réclamations des premiers, on a la réponse du silence; contre les réclamations des seconds, il n'en est pas de même, et quand il s'agit du public, on n'a plus que la ressource de s'exécuter.

Tâchons de le faire de bonne grâce.

Nous avons essayé, dans notre premier numéro, un programme un peu fantaisiste sans doute, de notre marche à suivre; aujourd'hui nous serons plus réalistes, et on nous passera le droit de nous expliquer sans réticences ni circonlocutions.

Notre opinion n'est point hésitante: elle n'est ni extrême ni de juste milieu; pour lui donner une dénomination exacte, il faudrait dire qu'elle est ELLE.

C'est une idée qui cherche à se faire jour, et qui sera, nous l'espérons, vigoureusement soutenue.

C'est un système qui se pose, sans forfanterie, mais carrément.

Nous venons faire la guerre aux vices et aux ridicules dont l'humanité malheureusement fourmille.

Qu'on le sache une fois pour toutes.

Mais nous ne voulons pour cela ni personnalité ni scandale.

Nous connaissons parfaitement et la difficulté de notre programme et les colères qu'il soulèvera.

Nous n'en marcherons ni plus lentement ni plus vite; les difficultés, nous espérons les vaincre; quant aux colères, nous en rions.

Quelle est l'opinion, du reste, qui, se posant au jour, ne trouve pas en face deux ou trois systèmes différents prêts à lui frapper au visage.

Les criailleries vous importunent, c'est vrai, mais en somme on ne s'en soucie guère, et on laisse aboyer.

Nous le disons nettement.

Malheur à celui qui, sous un nom que l'on croit honnête, porte avec lui le poison moral qui corrompt et vicie, qui, dans la vie privée, est infâme. Mais il ne nous appartient pas de le désigner, en supposant que nous puissions le connaître.

FEUILLETON DU JOURNAL LE TOQUE.

DEUX VICTIMES.

(NOUVELLE.)

Elle reprit :
Envoyée à la campagne pour rendre de l'ouvrage, je fus accostée au milieu du chemin, alors que je revenais, par un jeune et bel officier qui m'accabla de compliments, et m'enjola si bien que la nuit venue j'étais encore en sa compagnie. Que faire alors, que devenir? Perdue au milieu des chemins déserts, impossible, si je m'échappais, de retrouver ma route. Si j'eusse essayé de me défendre, d'appeler au secours, à quoi aurais-je abouti? Qu'était-ce que ma faiblesse d'enfant comparée à la vigueur juvénile de mon compagnon? Qui eût entendu mes cris jetés à l'immense solitude? Personne. Qui eût répondu à mon appel? Le silence seul dans toute son horreur et dans toute sa majesté. Et d'ailleurs, pourquoi vous le cacherais-je, le fier guerrier qui m'implorait n'était pas dépourvu de charmes physiques; une jeune fille de seize ans n'a pas un cœur de pierre, et l'inconnu a toujours pour une imagination quelque peu romanesque un attrait si séduisant que, sans bien même me rendre compte

de l'importance de cette action, je laissai ma couronne virginale s'effeuiller à son contact févèreux.

Et la pauvre enfant, en achevant cette phrase, cacha son visage dans ses mains. Les larmes la suffoquaient.

La révélation qu'elle venait de me faire d'une manière si brusque m'avait tellement surpris et atterré que je ne trouvais aucune parole pour rendre ce que j'éprouvais.

Nous restâmes pendant quelques instants encore dans le même mutisme; elle, pleurant, moi, l'observant avec la plus grande attention. Enfin elle reprit :

Lorsque la nuit eut fait place à l'aurore, et que je ne me sentis plus couverte du voile épais de l'obscurité, je me retrouvai toute honteuse. Il me semblait que le jour qui allait bientôt éclairer le monde, exposerait à tous les regards l'annonce de ma faute, pointée sur mon visage. Dans ma détresse, je m'indignais toutes les causes, volontaires ou involontaires, directes ou indirectes de ma perdition; j'enveloppais dans un même anathème ma maîtresse d'apprentissage, sa cliente et l'élegant jeune homme qui cherchait par ses caresses à me faire oublier ce dont je devais toujours me souvenir.....

Il était onze heures; le soleil... la campagne, et nous étions toujours dans la même position, indécis de ce que nous devions faire, lorsque mon amant prit une grande et noble résolution.

— Ecoutez, Louise, me dit-il, vous avez fait une faute; la déplorer me serait impossible, mais il m'appartient de la réparer. En vous rencontrant hier soir, je vous ai mal jugée. Votre air fier et décidé, vos réparties piquantes, votre regard assuré m'ont fait vous prendre pour une de ces enfants, non pas tant à blâmer qu'à plaindre, qui, privées d'une bonne éducation maternelle, se traînent corrompues avant l'âge, dans l'ornière du vice, et n'ont même plus comme les misérables la perspective dans l'avenir d'une rénovation possible.

Aujourd'hui que je sais que je me suis trompé, je ne dois pas vous rendre la victime d'un moment de fol entraînement. Votre honneur m'appartient, il est à moi, mais je veux vous le conserver, car agir autrement serait me déshonorer à mes propres yeux; Louise, vous serez ma femme.

Et sans attendre ma réponse, il sortit.

Interdite et presque suffoquée par l'émotion, je n'osais en croire mes sens, et je me demandais avec anxiété si ce n'était point un rêve, si tout ce qui s'était passé depuis la veille n'était pas le résultat d'un affreux cauchemar; la disparition subite de mon séducteur tendait à me confirmer dans cette idée, mais un regard lancé autour de la chambre dissipa bientôt cette illusion. Son épée était là, comme la plus convaincante de toutes les preuves.

Alfred DEBEAUCY.

(La suite au prochain numéro.)

Honte à celui qui enveloppe du voile de l'hypocrisie ses actions basses ou lâches, qui farde ses traits livides d'un rouge menteur.

Mais qu'il reconnaisse dans la peinture du vice, non sa photographie personnelle mais celle de ses fautes.

Triste est le spectacle que présentent ceux qui foulent aux pieds les instincts généreux que Dieu leur a mis au cœur.

Mais tous ces hommes passent inaperçus souvent, et ils ne s'amenderont pas parce qu'on aura levé leurs masques.

Les coups portés sur les personnes sont d'une douteuse efficacité, le vice orgueilleux cinglé par le fouet du moraliste se regimbe et rue.

Nous croyons cette façon d'agir mauvaise et impuissante et nous la répudions.

Du reste, il est des écarts d'imagination qu'il faut éviter; on a le tort extrême dans notre époque de croire que tout est perdu moralement; il y a des Messieurs qui se lamentent, d'autres qui crient. Erreur profonde. A force de répéter que tout est corrompu, vous finiriez par le faire croire, et cependant il n'en est rien, et si le vice trop souvent se pavane et lève la tête, la vertu est encore assez forte pour lui faire baisser les yeux.

Dans tous les siècles, à toutes les époques, des écrivains courageux ont entrepris cette rude tâche de flageller le vice et de le combattre; beaucoup se sont brisés contre ce puissant ennemi, quelques-uns ont immortalisé leur lutte, mais aucun n'a pu dire comme César : J'AI VAINCU.

Le vice a la vie dure, la raison de l'humanité seule le tuera.

Cependant, ces leçons énergiques, ces puissants rayons de lumière que, d'époque en époque, de puissants génies projettent sur le monde, s'ils ne sont pas d'une efficacité immédiate, n'en épurent pas moins l'humanité, et, malgré les opinions contraires, la société, dans ce sens, marche en progressant.

Nous voulons envelopper du rire les enseignements que nous pourrions faire ressortir, en cela nous ne faisons qu'imiter les grands maîtres de l'art de moraliser.

Sous le personnage bizarre du TOQUÉ, nous avons caché l'homme qui croit encore, chose rare aujourd'hui, et qui, en attaquant le mal, se souvient que le meilleur moyen pour le détruire, c'est encore de glorifier hautement le bien.

Maintenant en avant! Notre opinion et notre conscience défendront vigoureusement l'œuvre entreprise, et nous espérons que si jamais notre pied bronche en chemin, ce ne sera pas par défaillance.

PAUL DUCISAY.

Notre rédacteur en chef ALCOFRIBAS, rappelé subitement à Paris, laisse aujourd'hui la parole à M. Paul DUCISAY, notre chroniqueur lyonnais, qui commence en outre, sous ce titre : SUR L'ASPHALTE, une satire locale des hommes et des choses.

L'écrivain parisien Alcofribas, continuera le plus régulier rement possible ses articles de fond.

LA COURTISANNE

Aussi jeune que belle, aux vèpres le dimanche
Un bonnet tout uni, ma robe simple et blanche,
Attirait m'a-t-on dit les regards du passant;
Je ne le pensais pas, je n'étais qu'une enfant :
Au sortir des saints lieux dans la verte prairie
Je cueillais le bluet pour l'offrir à Marie,
Dont la chapelle ornait mon modeste réduit;
Le travail m'appelait au repos de la nuit,
Et lorsque le matin franchissant sa barrière
Le soleil dispensait son immense lumière,
Ma prière finie et mon aiguille en main
Je disais ma chanson sans souci de demain.
Un portrait encadré me rappelait mon père;
A mon doigt scintillait la bague de ma mère,
Et dans un petit pot ébréché par les ans
Un bouquet de lilas réllétait mon printemps.
A côté de ma chambre habitait une femme
Que son air protégeait contre un soupçon infâme;
Sa parole était douce et son regard serein :
Vous viendrez, me dit-elle, en me tendant la main
Au spectacle avec moi; j'ai deux billets d'entrée,
La pièce nous promet une belle soirée,
Bocage y doit jouer le rôle d'Antony
En sortant nous irons au café Tortony.
Alors que le simoun d'une haleine brûlante
Dessèche l'Oasis, la panthère tremblante
Au sommet de l'Atlas va chercher un abri :
Dans la vierge forêt le brillant colibri
Gazouille ses amours à l'aube matinale,
Quand les vents de l'été réveillent la cigale,
Quels sont les sentiments de ces êtres divers?
La frayeur amollit le tyran des déserts;
La larme du matin pleurant sur la prairie
Ecoute avec amour la légende fleurie,
Du chantre diapré; si la blonde Cérés
De sa faucille d'or élague les guérêts,
Tout s'anime et se meut; la tendre sensitive
Sent couler dans son sein la sève qui l'avive;
Est-il bien étonnant qu'à l'âge de seize ans
Je fus folle de joie; aux traits séduisants
Que la matrone offrait à l'inexpérience :
Je suivis ce mentor avec pleine assurance,
Oui, je me souviens de mon ravissement,
Ces arabesques d'or, l'éclat du diamant,
Ces seins à demi nus, ces toilettes superbes
Un luxe éblouissant; le gaz aux mille gerbes
D'un courant électrique agitèrent mon cœur.
Je vous ai renié vertu, sagesse, honneur,
J'étais perdue! ô ciel, que de larmes amères
J'ai versé pour payer tant de folles chimères,
Combien j'ai regretté mon modeste grabat,
Ma chaise dépaillée et mon mince roubat.

Dès-lors à mes soupers à la Maison Dorée,
J'étais reine le soir, des dandys adorée;
Pendant quatre ans ma chambre eut de riches lambris,
Je disputais la palme aux femmes de Paris
Au turf de Chantilly, belle et fière amazone
Je sentais sur mon front resplendir la couronne
Que le puissant du jour accorde à la beauté.
Quatre ans de folle joie et puis la satiété;
Et lorsque je croyais mon bonheur sans mélange
Mon cheval se cabra, je tombai dans la fange.

CHICHOURLE.

SUR L'ASPHALTE.

L'asphalte, cher lecteur, ce mot vous étonne. Qu'est-ce que l'asphalte? vous demandez-vous, si ce n'est un lieu de passage où l'on court toujours sans jamais s'arrêter; une route incessamment sillonnée, c'est vrai, mais muette à l'observateur; sorte de chemin de fer pédestre qui nous conduit, à toute heure, de notre bonheur aux affaires, de nos affaires aux plaisirs, de nos plaisirs à l'ennui; et vice versa.

Et que diable peut faire s'y arrêter un rédacteur du *Toqué*, homme sérieux s'il en est au monde.

Eh bien, vous vous trompez, l'asphalte, au contraire, est une mine féconde d'observations, un endroit fort riche en petites comédies de tous genres et de divers dénouements, un album amusant à feuilleter, plein de binettes désopilantes.

C'est sur l'asphalte que vous fumez le londrés digestif, occupation importante pour vous si vous êtes un de nos ventrus gastrolâtres.

C'est sur l'asphalte que vous rencontrez l'ami nécessaire à votre besoin de confidences, où le fâcheux qui vous obsèdera d'une conversation aussi stupide qu'éternelle.

C'est sur l'asphalte que vous attrapez au vol le bon mot, le calembourg ou la nouvelle à la main; le salut d'un homme qui vous compromet; ou un rhumatisme dans les nuits fraîches.

C'est peut-être là que vous avez rencontré la fortune nez à nez, où elle vous attendra au passage un de ces quatre matins.

N'est-ce point sur l'asphalte que vous avez croisé, il y a huit jours, cette petite dame, trottant menu, qui vous adressa un discret sourire et ne ferma point sa porte trop fort, et qui vous fait, pour le quart d'heure, regarder les étoiles.

En s'y promenant, les idées riantes se font jour, l'espoir perdu renaît, le chagrin s'efface, les souvenirs fâcheux s'oublient.

L'asphalte, c'est un registre où s'inscrit l'histoire de l'humanité; il y a des gens qui y sont nés; les marchands de journaux et les sergents de ville y vivent fort bien le jour; les ivrognes y dorment la nuit; quelques malheureux y meurent.

N'importe, elle est agréable, cette surface polie, nette et propre, qui résonne si fort sous votre botte rapide, dans les claires soirées d'hiver, alors que vous remontez jusqu'à vos oreilles rougies le collet fourré de votre par-dessus; et qui s'attendrit au soleil de juillet sous votre escarpin léger, à l'ombre sous un démesuré panama.

Par une belle lune d'été, elle a des reflets bleuâtres et argentés, alors que les édifices y projettent leurs ombres fantastiquement allongées: sous un espèce de char-

me, on s'y attarde et s'y oublie, en rêvant, dans les rues désertes des colossales cités d'Orient, que votre imagination rapetisse, pour les besoins de la réalité, au niveau et à la couleur de nos froides villes.

Mais, je vous entends me crier : gare ! et quoi, Monsieur, mettez un point d'admiration, et halte-là !

Il n'y a pas de raison pour que ça finisse.

Que voulez-vous ? je désirais vous faire partager mon enthousiasme pour cette promenade que je compte faire un de ces jours en votre compagnie.

A propos d'asphalte, nous parlerons de tout, comme à propos de bottes ; à défaut de sujets immédiatement bitumineux, qui nous empêche d'appréhender au corps la première digression qui passe.

La digression, c'est l'imprévu de l'imagination, le hasard de la pensée, et le hasard, et l'imprévu, sont les dieux du chroniqueur comme ils sont ceux de l'amoureux, du joueur ou de la lorette.

D'ailleurs, la digression n'est-elle pas le petit sentier ombragé, ouvert à côté de la grande route du sujet, et qui permet de cheminer un instant hors de la ligne droite.

Et s'écarter de la ligne droite, en matière d'asphalte, n'est-ce pas se donner le petit plaisir de l'impossibilité vaincue.

Donc, c'est dit, lecteur bienveillant ; un jour où vous serez d'humeur, et moi aussi, je vous offre mon bras et nous partons. Gagez que nous rirons ensemble des trognons épatants, des caricatures impossibles, des ridicules charges humaines qui abondent sur le trottoir, et puis, soyez persuadé qu'il vous viendra dans la route, sur les hommes et sur les choses, des idées cocasses et saugrenues ; tant pis, si après avoir examiné hommes et choses, de notre regard scrutateur, nous y trouvons plus d'écœurants spectacles que de joyeuses observations, plus de turpitudes que de nobles actions, plus de larmes que de rires.

L'humanité est ainsi faite, que, pour qui la regarde attentivement, il est impossible de ne pas rire..... comme *Figaro*.

Paul DUCISAV.

Nous apprenons que le père Coquart, ce *pantin* dont un journal a endossé le nom, n'est autre qu'une marionnette imbécile, qui n'est connue que par une lanterne peu célèbre (ne pas confondre avec celle de Diogène). Le peu de lumière que pouvait avoir le bonhomme est maintenant éteint...

Du reste, la feuille en question n'a pas même songé à tirer parti de la chose, espérons qu'elle y viendra et ne continuera pas à prendre les *vessies* pour des *lanternes*.

LA PETITE PRESSE.

Depuis longtemps déjà le besoin d'une presse spirituelle, humoristique et légère se faisait sentir à Lyon. Nos compatriotes n'avaient, pour charmer leurs loisirs, que la prose fade des grands journaux politiques de toutes couleurs. Nous n'en désignons aucun pour n'aveilir aucune susceptibilité et ne nous aliéner aucune sympathie. Pour faire preuve également de modération et d'indulgence, nous accorderons à toutes les feuilles timbrées de notre ville et à leurs rédacteurs le sérieux nécessaire pour l'accomplissement de leur mission, mais quant à leur esprit, il nous faudra, dès aujourd'hui, réserver notre opinion à ce sujet, en les prévenant toutefois, et nos lecteurs avec eux, que, s'ils sont condamnés, ils pourront invoquer le bénéfice des circonstances atténuantes.

Nul plus qu'eux n'y a droit.

On comprend facilement qu'un écrivain obligé de répéter chaque jour ce qu'il a dit la veille sur les questions d'une *actualité palpitante* soit toujours à la merci d'une idée fixe : trouver un argument nouveau pour l'article du lendemain ; et cela, à plus forte raison, lorsque les stsdites questions durent quelques dix ans, comme la question italienne, la question danoise, la question polonaise, la question hongroise, la question de la graine de moutarde blanche, de la Revalessière du Barry, du chocolat Perron ou de la poudrette pour engrais. Il n'est donc pas étonnant que le journaliste, ainsi mis à la question, devienne en peu de temps, et grâce à la souffrance, abruti jusqu'à la moëlle des os. Heureusement que notre siècle philanthropique a fait construire des maisons de santé à l'usage de ces malheureux insensés de la plume, et que leurs divagations endormies n'y sont pas exposées à se heurter violemment contre les fareurs bestiales des pensionnaires de l'Antiquaille ou de Charenton.

Mais, détournons les yeux de ce triste spectacle, verisons un pleur sur l'abaissement intellectuel et prématuré de ces esprits d'élite, et reprenons le cours de notre démonstration.

Nous avons dit que le besoin d'une nouvelle presse se faisait sentir ; il est aisé de le comprendre, sans même que nous poussions plus loin nos arguments. Certainement il est bon de parler politique, et d'avoir, en matière sociale, une opinion ; mais il est meilleur d'avoir une conviction plus profonde et de ne pas tant en débâter ; certainement le sommeil est une bonne chose, et le malheureux appelle bien souvent de ses vœux messire Morphée pour qu'il fasse trêve à ses souffrances ; mais il vaut encore mieux rire que de ronfler, et l'article sautillant du petit journal est certes bien préférable à la crudité du fait divers. Et, à supposer même que, comme nos confrères du grand format, nous ayons le talent d'endormir nos lecteurs, nous vaudrions encore mieux qu'eux, puisque nous coûtions moins. N'est-il pas, en effet, logique, lorsqu'on peut, pour un son de moins, absorber la même quantité d'opium, d'en faire l'économie ?

Mais que nos aînés se rassurent ; le *Toqué* n'a nullement l'intention de leur enlever leurs abonnés, et il a de bonnes raisons pour cela, car il n'est (les nombreuses lettres que nous avons reçues en font foi) ni somnifère ni bêtifiant.

Puis, ces Messieurs ont leurs lecteurs, qui peuvent être aussi les nôtres, pourquoi chercherions-nous à les leur enlever ? Ils traitent des sujets qui nous sont interdits, et là, ils sont sur leur terrain ; qu'ils nous laissent maîtres du nôtre, et nous sommes prêts à leur tendre une main fraternelle.

La presse légère a commencé à Lyon, je n'hésite pas à le dire, d'une façon désastreuse. Le *Journal de Guignol* qui, le premier, est entré dans la lice, a aliéné au genre naissant toutes les sympathies de ceux qu'on est convenu d'appeler les gens posés. Sous l'enseigne fallacieuse de la décentralisation littéraire, il a poursuivi un but unique, le gain. Peu importaient les moyens, il fallait arriver à la fin à laquelle il tendait, et il y est parvenu ; pour cela il a usé du scandale, et non-seulement usé, mais abusé.

Eh ! quoi, Messieurs, vous vous prétendez moralistes, et vous exposez à vos lecteurs, sous une forme par trop décolletée, toutes les plus basses turpitudes ; vous vous dites littéraires, et vous parlez, quatre colonnes durant, un charabia stupide et suranné. Non, ce n'est là ni la vraie morale ni la vraie littérature, et vous détruisez dans un but unique de lucre personnel la grande cause que vous prétendez servir.

Ah ! pour réformer le genre humain, vous n'avez rien su trouver de mieux que d'exposer aux yeux de tous les portraits, reconnaissables, sans doute, mais presque toujours empreints d'une hideuse exagération, de personnes tirées, et vous signez ces articles diffamatoires de pseudonymes introuvables. Mais qui êtes-vous donc, s'il vous plaît, pour vous permettre de pareilles expositions de personnages ? Etes-vous parfaits, je vous prie, et n'y a-t-il pas parmi vous tels et tels qui ont sur la conscience des peccadilles tout aussi blâmables que celles que vous mettez au pilori ?

Non, vous n'êtes pas dans la bonne voie ; le moyen de ramener un homme au bien n'est pas de le faire montrer au doigt dans la rue par ses concitoyens, mais bien de l'amener à rescipience en lui montrant, dans des situations analogues à la sienne, la bassesse du vice comparée à l'élevation grandiose de la vertu. Telle est la ligne de conduite que nous voulons suivre.

Bien pénétrés de cette idée que nul en ce monde n'est parfait, nous moins que tout autre peut-être, nous nous abstenons toujours de toutes personnalités, et nous espérons que notre succès n'en sera pas moins grand pour cela. On peut frapper le vice et le frapper vertement, il ne plaide pas, lui ; on peut flageller les ridicules, ils ne se révoltent jamais contre les gens d'esprit.

Espérons que nous serons assez toqués pour en avoir.

GIL-TOCADO.

LES EFFETS ET LES CAUSES

Ce titre est alléchant, n'est-ce pas, chers lecteurs ; il vous remet de suite en mémoire la charmante comédie de Scribe ; mais vous vous demandez déjà avec horreur pourquoi j'ai choisi ce sous titre, vous croyez que je vais être coupable d'un odieux plagiat. Eh bien ! rassurez-vous, il n'en est rien.

Si l'étiquette principale de Scribe ne s'étale pas majestueusement dans nos colonnes, c'est que, pour rendre mes idées un peu plus nettes, j'ai absorbé *Un Verre d'eau*.

Là ! je vous entends déjà vous récrier. — Que voulez-vous donc, je n'ai pas à m'en dédire puisque c'est vrai ; voilà pourtant où nous pousse la misère ! Mais, soyez tranquilles, cela ne durera pas, vous pouvez en être sûrs, si vous continuez à apporter, comme vous l'avez fait la semaine dernière, vos dix centimes à la caisse sans fond du *Toqué*.

Et là dessus, trêve aux préliminaires et enfonçons l'éperon.

On l'a dit avec juste raison, les plus petites causes amènent parfois les suites les plus sérieuses, les effets les plus sanglants. Un verre d'eau renversé fait surgir une entente entre deux puissantes nations, et le collier de la reine n'est pas étranger à la Révolution française. Eh ! bien, savez-vous quelle a été la cause, infime entre toutes malgré son retentissement, qui a donné naissance au journal *Le Toqué*, à cette feuille humoristique que vous êtes si heureux de posséder ? Devinez si vous pouvez, je vous le donne en cent, je vous le donne en mille, et, comme vous ne trouveriez pas, pour vous éviter des cassements de tête, je vais vous le dire tout de suite : la cause, sans nul doute involontaire, mais primitive de notre existence, c'est.... Raphaël Félix !

Hein ! vous ne vous attendiez pas à cette tuile ? il vous est impossible d'admettre que notre rédacteur théâtral, M. Alfred Debeaucy, qui a dit si carrément son fait à cet estimable directeur, lorsqu'il était encore omnipo-

ent dans notre ville, ait consenti à écrire dans une feuille fondée par ce charlatan émérite. Et pourtant, il en est ainsi, rien n'est plus véridique.

M. Félix est au *Toqué* ce que l'étoile miraculeuse fut aux rois Mages; le guide indicateur (pas Labaume), du but à atteindre. Voici comment : Loin de ressembler à notre confrère *Guignol*, et de chercher à couvrir du secret le plus absolu, et notre origine, et la personne de nos rédacteurs, nous préférons nous montrer dès le principe au grand jour, pour n'être pas ensuite exposés à une culbute aussi ridicule que celle que viennent de faire ces messieurs.

C'était à la première représentation du *Supplice d'une femme*, Régnier venait de faire son entrée, et M^{lle} Lia Félix finissait une tirade incolore, lorsque un coup de sifflet strident vint, en coupant court aux applaudissements, provoquer dans la salle des conversations tumultueuses et des exclamations en contre-courants divers. Deux de nos rédacteurs, Paul Ducisay et Alfred Debeaucy, placés à proximité du trouble-fête, se trouvèrent ainsi naturellement amenés à discuter, sans se connaître, sur la valeur littéraire de la pièce et le talent de l'artiste.

Ces deux Messieurs (les beaux esprits se rencontrent toujours) s'entendirent à merveille; ils sortirent ensemble, se promenèrent ensemble, s'assirent ensemble devant un bock ou une tasse de moka parfumé, je ne sais pas au juste, et finalement se quittèrent les meilleurs amis du monde.

Depuis ils se sont revus, et leur opinion sur la littérature diffamatoire se ressemblant de tous points, ils en sont venus avec l'aide de Dieu, la permission de l'autorité et le concours de nos excellents amis Alcofribas et Gil-Tocado à condenser leur pensée errante, et à en faire sortir le décret suivant :

ARTICLE PREMIER ET UNIQUE

Il sera fondé un journal qui aura nom *Le Toqué*, sera le plus spirituel de la terre, et se vendra à un nombre incalculable d'exemplaires.

Voyez d'ici la filiation des diverses situations; comme elles s'enchainent les unes les autres! Raphaël amène Lia, Lia amène le sifflet, le sifflet arrive juste à point pour faire lier connaissance à nos deux rédacteurs, la connaissance amène la conversation, la conversation amène le bock, le bock amène l'intimité, l'intimité est suivie de la mise en commun d'une idée première, laquelle amène fatalement à sa suite sa réalisation sous la forme de notre songe-creux, lequel à son tour nous amène des lecteurs.

Et voilà pourquoi le public doit amèrement regretter d'avoir si peu galamment éconduit ce directeur incompris, qui soutenait de tout son crédit la littérature locale et poussait si activement sur l'arène de la publicité les petits journaux hebdomadaires.

O causes pygmées! ô effets sublimes! Ne serait-ce pas le cas de répéter ici et à bon droit le fameux vers latin :

Felix qui potuit rerum cognoscere causas!

VULCAIN.

REVUE THÉÂTRALE.

Des succès! encore des succès! toujours des succès! voilà le bilan des débuts du Théâtre-impérial. Succès pour mesdames Gasc et Nordet, succès pour MM. Miral, Méric, Féret, Mazilier et Ruby. Décidément M. Delestang est un homme heureux, et le public semble prendre à tâche de lui rendre la direction douce. Tant

mieux, mille fois tant mieux! pourvu, néanmoins, qu'il se ressouvienne de ses bonnes années directoriales et qu'il en suive les errements.

A ce compte-là, nous serons toujours heureux de joindre nos éloges à l'indulgence du public, ce qui ne m'empêchera pas de lui signaler les fautes, tant minimes soient-elles, qu'il pourra commettre.

Nous n'avons eu, cette semaine, que *Guillaume Tell* en fait de grand opéra; ce chef-d'œuvre de Rossini servait de troisième début à Méric, baryton, et à Mazilier, premier danseur noble. Tous deux ont été admis sans trop d'opposition, et c'était, après tout, justice, mais je me permettrai de demander pourquoi la rentrée de Mazilier s'est opérée dans un simple pas de trois; un premier rôle de pantomimes doit subir son épreuve dans un ballet, ce n'est que là qu'on peut le juger en toute connaissance de cause.

Madame Gasc qui faisait son troisième début dans le *Songe*, a été reçue comme première chanteuse légère à la presque unanimité; une voix un peu plus forte et un peu plus étendue, et la critique n'aurait plus rien à redire à cette artiste.

La *Dame blanche* avait attiré, mercredi soir, une foule considérable au Grand-Théâtre. M^{lle} demoiselle Nordet, notre nouvelle dugazon, a été admise presque sans conteste; cette jeune artiste, plus favorisée sous le rapport musical que sous celui des agréments physiques, a conquis d'emblée les sympathies du public. Sa voix est douce, légère, sautillante et par dessus tout, d'une souplesse prodigieuse; elle s'en sert avec beaucoup de charme. En somme, excellente acquisition. La ppppp peur de Féret a dû cesser, lorsqu'il s'est vu accepté par le public.

Quant à Miral, son admission a été prononcée au milieu des bravos d'une imposante majorité, malgré les sifflets à roulette d'un nombre assez considérable d'habitues du paradis. Les anges qui l'habitent ne sont pas toujours d'une douceur exemplaire, et leur acharnement contre l'idole de la veille en est une preuve. C'était après chaque nouveaux morceaux sifflets aigus et applaudissements se provoquant mutuellement, et pendant ce temps, l'émotion du pauvre ténor l'étouffait, et paralysait ses moyens d'une manière presque complète. Quand donc se décidera-t en à supprimer entièrement pendant les débuts les manifestations de toute nature?

En somme, la troupe est passable, et pourvu que Dulaurens et Barielle évitent autant que possible les enrouements subits, que Méric, à qui son talent et sa science font pardonner bien des choses, veuille bien chanter les partitions telles qu'elles sont écrites et ne pas trop les transposer, que Miral s'applique à soigner ses intonations et à dégauchir ses entrées, que madame Sallard s'étudie à assouplir sa voix et Périé à creuser la sienne, nous pourrons arriver, pour les premiers sujets du moins, à un ensemble satisfaisant. Cela ne pourra néanmoins avoir lieu qu'après le remplacement d'Holtzem. Les bravos que cet artiste a recueillis dans le second acte du *Songe* et la romance de la *Fille du Régiment*, ont pu lui prouver combien le public appréciait le charme de son chant et le goût de sa diction, et le consoler des suites d'un malentendu qui ne se renouvellerait pas si on appliquait aux débuts le suffrage universel.

Dernière nouvelle : M. Dougue a résilié! Tant mieux! cela prouve en faveur de son esprit.

Aux Célestins, les débuts de Train, jeune premier, que les chaleurs sans doute amollissent trop, et des reprises, on attendait les premières nouveautés qui vont se produire cette semaine. Que les suivantes ne se fassent pas trop attendre.

Toujours même absence de théâtres libres; les Variétés se construisent, le Gymnase se reforme, le Théâtre-National et celui de la Monnaie réunissent des souscrip-

teurs, et la troupe du Cercle des familles est à la campagne en attendant l'automne.

Bonne chance à tous, et surtout à celui de la Croix-Rouge qui s'ouvre à la fin du mois. Je vous tiendrai au courant de ses actes.



Alfred DEBEAUCY.

Depuis plusieurs mois, un de ces marchands ambulants auxquels la police interdit de stationner sur la voie publique, s'établit régulièrement chaque jour en haut du Griffon, pour y faire l'article aux passants. Son boniment est ainsi conçu :

« Des lacets en soie et fleuret ! pour les souliers, pour les bottines! y en a pour tous les prix, pour tous les goûts! Grand assortiment d'almanachs! »

Cela se répète sans discontinuer depuis dix heures du matin jusqu'à la nuit, et sur un ton uniformément uniforme.

Ce bourdonnement qui rappelle agréablement celui des Chartreux à matines, a l'avantage d'énerver consciencieusement les habitants de ce quartier; plusieurs industriels et un nombre immense de commis de banque sont, par suite de cela, menacés d'une folie métallique furieuse.

Prière est adressée à ce malencontreux marchand, ou de varier ses réclames, ou de favoriser également les autres rues de Lyon, ou d'ajouter à sa vente celle du *Toqué*. A ce prix seulement, nous consentirons à ne plus faire droit aux justes réclamations de la population griffonnante.

Sous ce titre : *Binettes des rédacteurs du Journal de Guignol*, il vient de paraître, chez les principaux libraires, les portraits de cette rédaction qui tenait tant à rester occulte; nous ignorons les auteurs de cette publication.

CORRESPONDANCE

A M. Anastase Bonenfant. — Merci toujours de votre bonne volonté. En attendant autre chose, nous utiliserons votre envoi.

A M. Claqueret du Grollon. — N'insistez pas, de grâce, pour ce premier article; envoyez-en un autre, et nous tâcherons de le faire passer.

A un petit *toqué philosophe*. — Passera en papillons. Si nous pouvons retrouver l'inadmissible, nous ferons votre commission. Merci de vos vers, mais soignez les hiatus.

A M^{lle} Céleste. — Admirateurs passionnés du beau sexe, nous ne pouvons que nous incliner devant votre grâce et votre esprit.

A M. Gratte bobo. — Il est trop malade pour que nous le mettions à la lanterne.

A M. E. L. G. L. O. — Avec plaisir si faire se peut.

A M. P. D. — Impossible sans votre adresse.

VULCAIN.

L'imprimeur-Gérant. LABASSET.

LYON. — IMPRIMERIE LABASSET, RUE LAFOND, 10.